

Jean Dif

La campagne de 1808
par Adam Neale

Les souvenirs de
John Malcolm (1814)

Napoléon et l'Angleterre
– *De la Péninsule ibérique à Waterloo* –
Mémoires de soldats anglais



Du même auteur :

Les mémoires de Jakob Walter – 1812 – La marche en Russie des fantassins wurtembergeois au service de l'Empire – Editions historiques Teissèdre – 2003

Le journal d'un soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815 – Napoléon et l'Angleterre – De la Péninsule ibérique à Waterloo – Mémoires de soldats anglais – Edilivre – 2010

Jean Dif

La campagne de 1808
par Adam Neale

Les souvenirs de guerre
de John Malcolm (1814)

Napoléon et l'Angleterre
– *De la Péninsule ibérique à Waterloo* –
Mémoires de soldats anglais

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3606-1

Dépôt légal : Septembre 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Préface

Ce volume constitue le second volet de mon travail sur les mémoires de militaires anglais relatifs aux guerres du Premier Empire. Initialement, j'avais prévu de le publier en même temps que « *Le journal d'un soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815* ». J'y ai renoncé en raison du nombre de pages trop important que représentait l'ensemble et j'ai décidé d'en faire deux tomes.

Le premier récit du présent ouvrage émane d'un médecin militaire, Adam Neale. Celui-ci, né en 1779, à Edimbourg, avait déjà pas mal bourlingué à travers le monde, à Constantinople et aux Indes, avant de se retrouver au Portugal, pour la bataille de Vimeiro, puis en Espagne, où il participa à la désastreuse campagne de 1808, dirigée par Sir John Moore, qui s'acheva, à La Corogne, par la mort de ce général et le rembarquement du corps expéditionnaire britannique ; le reste de sa carrière se déroula à la tête d'hôpitaux militaires, tant en Grande-Bretagne que dans la Péninsule ibérique ; il mourut en 1832. Neale, chirurgien en chef de l'armée anglaise, se montre parfaitement informé des questions qui se posaient à

elle et à ses alliés péninsulaires, du caractère des principaux chefs et des motifs de leurs décisions. Son témoignage, bien que tardif, est particulièrement précis ; il est basé sur des lettres que le docteur publia dès 1809. On y trouve des aperçus très intéressants sur les mœurs des habitants de la Péninsule et sur la conduite des opérations ainsi que la description émouvante des derniers instants de Sir John Moore, même s'il n'était peut-être pas présent jusqu'au bout auprès de ce dernier.

Le second récit fut rédigé, dans les années 1820, par un jeune officier anglais, John Malcolm, qui rejoignit l'armée de Wellington au moment où celle-ci marchait vers les frontières de la France. Après quelques tribulations, décrites avec humour, le jeune officier parvint à Saint-Sébastien, au moment où allait se livrer l'assaut final ; il suivit ensuite l'armée britannique jusqu'à Toulouse, où il fut blessé et fait prisonnier. Son témoignage porte donc uniquement sur la campagne de 1814 ; intelligent, sensible, et bien articulé, il fournit de judicieuses observations sur la vie en campagne de l'armée britannique à cette époque. A côté du récit des combats, on y trouve des détails pittoresques, des descriptions imagées de la nature et des hommes, les uns et les autres émaillés de citations classiques et de réflexions morales qui sentent l'homme cultivé un tantinet précieux. Ce n'est pas Fabrice del Dongo à Waterloo, mais on pense à lui. N'oublions pas que le roman noir anglais est l'une des sources de notre romantisme. Les chapitres n'ont pas de titres dans la publication d'origine, j'en ai ajoutés pour faciliter la lecture.

J'ai joint à ces mémoires complets une analyse détaillée des lettres du soldat Wheeler. Ce dernier

parvint au Portugal en février 1811, après avoir pris part à la calamiteuse expédition de Walcheren (Hollande), au moment où Wellington, à la tête de l'armée anglaise, s'apprêtait à entreprendre les manœuvres, parées de succès et de revers, qui allaient se terminer par la bataille de Vitoria, laquelle marqua la fin de la domination française sur l'Espagne, et par celle de Toulouse, qui termina la campagne de 1814. Wheeler participa ensuite à la campagne de Belgique, à la bataille de Waterloo et à l'invasion de la France. Son témoignage fait le lien entre les deux récits précédents et les prolonge. Il constitue un précieux complément de ces derniers pour donner une image assez complète des opérations anglaises dans la Péninsule ibérique, au moins à l'ouest. On sait que les opérations qui se déroulèrent ailleurs, bien qu'elles ne soient pas à négliger, n'eurent qu'un aspect secondaire et que les principaux efforts de guerre britanniques furent fournis par les troupes sous les ordres de Wellington.

J'ai accompagné les textes ci-dessus d'un important appareil critique qui, comme pour « *Le journal d'un soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815* », fait appel aux souvenirs de nombreux témoins oculaires des événements relatés, tant français qu'étrangers, notamment aux mémoires du lieutenant Sherer et au témoignage du chirurgien anglais Milburne (retraite de La Corogne).

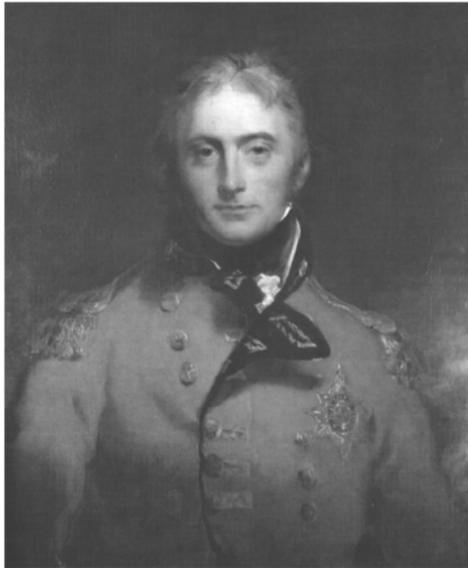
Enfin, j'ai joint à cet ensemble quelques cartes ainsi que des extraits d'autres mémoires qui les éclairent. Je n'ai pas repris les cartes retraçant les mouvements de l'armée anglaise pendant les guerres de la Péninsule, à l'exception de celle qui concerne la campagne de 1808-1809 sur laquelle on peut suivre

les mouvements de l'armée du général Moore décrits par le docteur Neale et par Milburne. Je n'ai pas repris non plus la biographie des officiers britanniques et espagnols. L'ensemble des cartes et la biographie figurent dans « *Le journal d'un soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815* ». Les lecteurs intéressés pourront se reporter avec fruit à ce premier volume.

Tel qu'il est, ce second livre constitue cependant un tout complet et c'est pourquoi j'ai pensé devoir lui joindre la bibliographie qui, pour l'essentiel, se trouve déjà dans « *Le journal d'un soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815* ». La présentation de ce nouvel ouvrage est calquée sur celle du précédent.

Jean Dif

**La campagne de 1808
par Adam Neale,
médecin militaire**



**Le Lieutenant-Général Sir John Moore (1761-1809)
d'après un tableau de Thomas Lawrence (1805)**

Observations préliminaires

La Péninsule ibérique est séparée du reste de l'Europe par une chaîne de montagnes élevées difficilement accessibles. C'est pourquoi l'Espagne a rarement été visitée jusqu'à nos jours par les touristes. Sa situation, tant en ce qui concerne l'état social que l'état moral des habitants, est très imparfaitement connue. Depuis l'expédition de Valence, sous le comte de Peterborough, pendant la guerre de Succession, ce pays a cessé d'être un objet d'intérêt et d'importance pour la Grande-Bretagne. Nous avons entretenu, il est vrai, des consuls dans certains ports maritimes, et un ambassadeur à Madrid. Mais nous n'en savions pas plus sur l'Espagne que sur l'Afrique, la Turquie ou n'importe quel autre pays barbare imparfaitement établi sur les cartes et dans les répertoires. Voici quatre-vingts ans, Montesquieu, dans ses Lettres Persanes, reconnut que ce pays était tout à fait inconnu de ses voisins les Français. Assurément, les Anglais le connaissaient encore moins.

Il n'est donc pas étonnant que toutes les opinions qui ont été exprimées à son sujet se soient révélées

fausses et entachées de préjugés. L'Espagne ressemble davantage à un assemblage de cantons, comme la Suisse, qu'à une nation unifiée. Elle fut successivement conquise par les Tyriens, les Carthaginois, les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Goths, les Visigoths, les Maures etc. Chaque région a plus ou moins conservé un caractère distinctif témoin de la prédominance plus ou moins forte de tel ou tel peuple qui l'a occupée. Dans les montagnes règnent les Celtes et autres populations indigènes anciennes. Les conquérants se partagent les plaines. Un Bisciaïen ou un Asturien regardent de haut les habitants des autres régions. Le Castillan méprise l'Andalou. L'Aragonais déteste et dédaigne l'Andalou ou le Galicien, et il en va ainsi pour toutes les provinces. L'autorité soi disant absolue du roi est loin de s'exercer partout. Dans une province ou deux, elle est limitée et à peu près ignorée dans un bon tiers du pays. Le seul lien qui unit ces éléments discordants, et les maintient ensemble, est la foi, une croyance superstitieuse en la toute puissance de la Sainte Eglise catholique et apostolique. L'Eglise est la véritable souveraine de l'Espagne. Alors que les décrets du monarque sont enregistrés, mais non respectés, dans les provinces, les bulles du pape sont suivies à la lettre sur les sommets et dans les vallées les plus reculées de la Péninsule.

Après avoir longtemps exercé son pouvoir despotique, le comte d'Aranda, Premier ministre déshonoré, fut déposé, banni de Madrid et contraint de s'exiler à Paris. Les affaires de l'Espagne furent un jour évoquées au cours d'une soirée à laquelle il avait été invité. Comme il restait silencieux, son avis lui fut demandé. Posant son cigare, il répondit : « *Nous autres*

Espagnols, n'avons ni loi ni système. Tout procède chez nous du caprice et du bon plaisir. En matière de gouvernement, nous ne sommes que des Maures sous une perruque. La seule différence qui nous sépare des Africains, c'est que l'Eglise nous a privés de nos turbans. Elle les a remplacés par des perruques. »

Quant à la conduite des armées, les Espagnols ont été pendant des siècles très inférieurs aux Algériens. Le docteur Curtis, directeur de l'université irlandaise de Salamanque, maintenant archevêque en Irlande, nous a affirmé : « *J'ai vécu presque quarante ans parmi les Espagnols et je les connais bien. Quand leurs troupes ont des mousquets, il leur manque généralement les canons. Si elles sont bien approvisionnées en poudre, elles sont sans pierre à fusil. Si l'armement est au complet, elles n'ont ni bas, ni chaussures. Si les habits sont corrects, le pain fait défaut. Si les généraux sont disposés à combattre, les soldats ne le sont pas. Si les hommes s'accrochent au terrain, les officiers s'enfuient. »*

Aider de tels barbares et agir de concert avec eux est une tâche difficile et dangereuse. Aussi ignorants que des musulmans, ils ne se laissent pas conduire aussi facilement. On ne les contrôle que par la force et par la peur. Tant qu'une révolution n'aura pas bouleversé leur manière d'être, ils n'auront par leur place parmi les peuples civilisés de l'Europe¹.

Londres, juin 1828

Note :

1. Cette longue tirade préliminaire en dit long sur l'image que cet Anglais avait des Espagnols. Il n'était pas le seul à penser ainsi. Le lieutenant Sherer estime, quant à lui, que l'Espagne est victime de l'or drainé du nouveau monde qui l'a détournée des travaux utiles. Restée longtemps à l'écart de l'Europe, peu visitée, mal connue, elle n'a pas profité du progrès dont elle redoute d'ailleurs les conséquences. Mais l'invasion française provoque le choc salutaire qui la réveillera et qui l'ouvre déjà aux influences extérieures. Selon cet officier, le peuple espagnol est sain mais sa noblesse est souvent dégénérée. Il convient de se méfier de cette dernière appréciation dictée par le soutien qu'apporta au roi Joseph une fraction non négligeable de la classe cultivée, alors que les couches populaires résistaient beaucoup plus largement au changement de dynastie. Quant au chirurgien Milburne, qui trouve pourtant bien des excuses aux Espagnols, principalement en raison du soutien indéfectible qu'il souhaite voir son pays continuer de leur apporter contre l'usurpateur corse maudit, il n'en reconnaît pas moins que leurs auberges sont dans un état lamentable et que leurs hôpitaux sont dépourvus de tout ; il qualifie de dégoûtante la nourriture espagnole à base d'ail est d'huile rance ; il estime que le service espagnol des Postes est d'un autre âge et que les chariots de leur armée, tirés par des bœufs, sont archaïques.

L'opinion des Français sur les peuples de la Péninsule était très voisine de celle de leurs adversaires ; pour beaucoup d'entre eux les Espagnols étaient à demi africains ; Larrey note les particularités orientales des mœurs espagnoles ; en Andalousie, de Rocca observe que l'on rencontre beaucoup de Juifs et de Maures, faussement convertis, de sorte que les chrétiens se reconnaissent en mangeant du porc ; « *L'Espagne n'a rien d'européen, c'est une Afrique, une Arabie baptisée et se croyant chrétienne.* » affirme Irénée Jacob ; et Auguste Thirion est encore plus explicite : « *L'Espagne est africaine par le sang, les mœurs, le langage, les manières de vivre et de combattre* ».

L'impéritie du gouvernement de Godoy était telle, qu'avant l'arrivée des Français, la sécurité n'était pas assurée, dans les rues de Madrid, pour les étrangers ou ceux qui le paraissaient. L'état pitoyable du pays est souligné : l'industrie est inexistante,

le commerce languissant et l'agriculture laisse à désirer ; de vastes étendues de terre sont incultes ; Petiet pense que l'institution du majorat en est la cause ; d'autres estiment que les immenses propriétés foncières du clergé soustraient à la production une grande partie de la superficie cultivable ; la coutume de mettre en jachère les terres, pendant plusieurs années, pour les laisser reposer, joue également un rôle néfaste ; les femmes, même dans les classes élevées, ne savent ni lire ni écrire ; on pense que cela ne leur servirait qu'à tromper leurs maris ; elles sont surveillées par des duègnes qui leur tiennent lieu d'entremetteuses, moyennant rétribution des galants. La cruauté des divertissements choque plus d'un étranger : les spectateurs, femmes comprises, jubilent quant un *toro* étripe un cheval ou encorne un torero ; autrement, la corrida, à leurs yeux, n'en vaudrait pas la peine (Petiet).

Pour ce qui concerne la toute puissance de l'Eglise, voir en appendices les « *extraits du catéchisme espagnol* » et « *La Religion dans la Péninsule* ».

Section 1

L'avance vers Salamanque

La campagne de Portugal s'étant terminée rapidement par la convention de Cintra, Arthur Wellesley et Sir Hugh Dalrymple¹ firent voile pour l'Angleterre. Sir John Moore fut nommé pour commander les troupes destinées à pénétrer en Espagne. Les instructions envoyées au nouveau chef des troupes britanniques par Sir Castelreagh, ministre de la Guerre, en date du 25 septembre 1808, précisait que sa majesté entendait employer 30000 hommes d'infanterie et 5000 cavaliers dans le nord de l'Espagne pour coopérer avec les forces de ce pays et en expulser les Français. Un contingent supplémentaire de 10000 hommes devant débarquer à La Corogne, en

¹ Wellesley était alors le nom du duc de Wellington qui ne portait pas encore ce titre. Quant à Hugh Dalrymple, c'est lui qui commandait nominalement l'armée anglaise avec Harry Burrard, lors de la campagne du Portugal en 1808, mais celle-ci était en réalité dirigée par Wellesley et Moore. La convention de Cintra mit fin à l'occupation française du Portugal, après la défaite de Vimeiro (voir « *Le journal d'un soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815* »)

provenance de Falmouth, le ministre laissait le soin à Sir John Moore d'aller le rejoindre depuis Lisbonne, soit par terre soit par mer, selon l'option qui lui semblerait la plus avantageuse.

Malheureusement, des difficultés surgirent immédiatement. Le chef de l'armée britannique, qui ne connaissait pas le pays où il devait manœuvrer, pensa que les routes du Portugal étaient impraticables à l'artillerie, sauf celle qui conduisait à Madrid, par Elvas et Badajoz. Il fut conforté dans cette opinion par les officiers envoyés à la découverte pour le renseigner sur ce sujet. En conséquence, Sir John Moore décida de séparer son artillerie et sa cavalerie du corps principal, une mesure qu'il regretta plus tard et qui retarda beaucoup ses opérations du côté de Salamanque. La junte centrale de Madrid, qui s'était alors constituée en une sorte de gouvernement provisoire, lui avait également représenté qu'il serait très difficile de progresser à partir de La Corogne, même pour les 10000 hommes amenés par Sir David Baird, afin de rejoindre les forces espagnoles là où elles se trouveraient. Sir John avait donc décidé de déplacer toutes ses troupes par voie de terre. Mais le commissaire espagnol, consulté sur les moyens d'approvisionnement disponibles sur la route d'Elvas, avait observé que la consommation de viande serait si énorme qu'en moins de trois mois tous les bœufs de cette région du pays seraient éliminés. En revanche, le nord du Portugal possédait davantage de ressources. De plus, il fut répété, et cela fut cru, que les routes du nord étaient infranchissables par l'artillerie et qu'il était donc indispensable de diviser les troupes à partir de Lisbonne en quatre divisions. Le général Hope, avec l'artillerie, quatre régiments d'infanterie et la

cavalerie prendraient la route de Madrid ; le général Paget, avec deux brigades, se rendrait à Alcantara par Elvas ; le reste passerait par Almeida ; deux brigades sous le général Beresford, par Coïmbre, trois sous le général Fraser, par Abrantès, où elles traverseraient le Tage pour le retraverser vers Villa Velha, un passage considéré comme la clef de Lisbonne lors des anciennes guerres contre l'Espagne. Salamanque fut assignée comme lieu de réunion à l'ensemble de l'armée. Les généraux espéraient que Sir David Baird pourrait les y rejoindre ou à tout le moins venir jusqu'à Valladolid².

Sir John Moore était si respecté en Grande-Bretagne, aussi bien comme officier que comme individu, que sa nomination y fut unanimement saluée. Il était né à Glasgow en 1760. De sa 18^{ème} à sa 23^{ème} année, il avait voyagé sur le continent à la suite du jeune duc de Hamilton, dont le père de Sir John, le célèbre docteur Moore, auteur de Zeluco, était le précepteur. Il entra ensuite dans l'armée où il atteignit bientôt le grade de lieutenant-colonel. Il servit aux Indes occidentales, en Hollande, en Egypte, en Corse et en Irlande. En Corse, il prit le fort de la Convention et les fortifications extérieures de Calvi, opérations qui furent suivies de la conquête de l'île ; en Irlande, il remporta la victoire de Wexford qui fut le prélude à l'extinction de la rébellion.

Ses talents lui avaient valu d'être remarqué par le général Sir Charles Stuart qui l'avait pris en amitié. Ils n'avaient pas non plus laissé indifférents Sir Ralph Abercromby, marquis de Cornwallis, et Pitt.

² On a ici l'explication du morcellement des troupes britanniques dû à une connaissance insuffisante du terrain.

Ce ministre avait même daigné consulter Moore sur les affaires militaires et, en plusieurs occasions importantes, il s'en était rapporté à son jugement. Sir John Moore était un fanatique de sa profession qu'il avait étudiée sous toutes les coutures. Mais son esprit quelque peu mélancolique et sa sensibilité trop vive ne le prédisposaient pas pour un métier qui exige un cœur de fer. Il regardait plutôt le côté sombre que le côté lumineux des choses. Il avait une haute opinion des Français en tant que peuple militaire, des capacités de leurs généraux, de la sagesse et de la compétence de leur Empereur. Ces impressions conjuguées avec une sous-estimation de ses propres talents, ainsi que de la valeur incomparable des soldats britanniques, ont parfois affaibli son énergie et son esprit d'entreprise.

Avant de quitter Lisbonne, Sir John, dans ses ordres du jour, avertit ses troupes que les Espagnols étaient ordonnés, graves, extrêmement sobres, généreux, mais facilement offensés par toute insulte ou irrévérence. Il leur recommanda donc instamment de s'adapter à ces manières d'être, de rendre l'amabilité et la cordialité qu'ils recevraient, d'éviter de choquer par leur intempérance un peuple digne d'attachement, dont ils venaient soutenir les efforts pour la cause de la liberté³. Sa résolution de maintenir l'ordre et la discipline fut clairement démontrée lorsqu'il punit de mort un maraudeur pendant la marche sur Almeida, vers la frontière. Le général en profita pour déclarer qu'il ne montrerait aucune pitié pour les pilliers et les maraudeurs, en d'autres termes

³ Ces paroles de Sir John Moore n'ont-elles pas un petit air connu ?

pour les voleurs et les bandits. Plus tard, en hommage aux Espagnols, l'armée reçut l'ordre de porter la cocarde rouge en plus de la nôtre, dès le passage de la frontière.

Les diverses divisions de l'armée ayant quitté Lisbonne, Sir John Moore parti de la ville le 27 octobre et, passant par Abrantès et Villa Velha, avec le corps principal, il atteignit le village d'Atalaya le 5 novembre. A cet endroit, il reçut la correspondance de Sir William Bentinck, ministre britannique à Madrid, datée de cette capitale. Cette correspondance lui apprenait que des renforts français entraient déjà en Biscaye ; que les entreprises de Castaños pourraient déboucher sur une action et que la junte centrale lui recommandait de s'entendre avec ce général afin de combiner les mouvements des deux armées. Sir John Moore s'aperçut également, à sa grande mortification, que les routes portugaises, quoique très mauvaises, étaient utilisables par l'artillerie, contrairement à ce qui lui avait été affirmé à Lisbonne. Il est vrai que les reconnaissances s'effectuaient seulement étape par étape. Mais la lecture des mémoires de Berwick et du général Dumouriez⁴ aurait pu mieux renseigner les officiers

⁴ Dumouriez, général de la République française, vainqueur à Valmy, avait une âme d'aventurier. Dans sa jeunesse, après avoir rêvé de conquérir la Corse, il fut un temps agent secret de la monarchie. Choiseul lui confia notamment des missions dans la Péninsule ibérique. Après la chute des girondins, il tenta vainement d'entraîner son armée contre la Convention et s'enfuit dans le camp autrichien. Il offrit ensuite ses services à l'Angleterre, s'occupa d'espionnage, de fourniture d'armes, de diplomatie et de problèmes militaires. Il se lia avec Pichegru lors du complot de Cadoudal. La police consulaire le pensa à tort

britanniques s'ils avaient eu la curiosité de les consulter. Par ailleurs, Junot était entré au Portugal par l'itinéraire d'Alcantara et la passe de Rosmarinhal avec son parc entier d'artillerie, à force de travail et de persévérance, par une route plus mauvaise que celle que devait suivre notre armée⁵. Des dépêches furent donc envoyées au général Hope à Truxillo, en lui demandant de ne pas accorder un crédit excessif aux rapports et de s'assurer par ses propres moyens s'il n'existait pas une route carrossable plus directe que celle de Madrid pour rejoindre Salamanque. Mais c'était trop tard. Le général Moore arriva à Almeida le 8 novembre. Il pleuvait sans cesse. Les troupes étaient néanmoins passées, malgré le mauvais temps, et s'étaient bien comportées, à quelques exceptions près. C'est ici que Sir John Moore fut contraint de punir un maraudeur et de publier l'ordre du jour auquel il a été fait référence plus haut.

Le 11 novembre, notre avant-garde traversa le ruisseau qui sépare l'Espagne du Portugal et marcha sur Ciudad Rodrigo. Le gouverneur vint au devant de Sir John Moore à deux miles (3,2 km) de la forteresse. Une salve des remparts salua notre arrivée et le général fut conduit à la maison principale de la ville où il reçut

impliqué dans le complot qui motiva l'enlèvement du duc d'Enghien, en territoire étranger, pour être traduit devant un tribunal d'exception français et fusillé dans les fossés de Vincennes. Il conseilla Wellington et les guérilleros espagnols sur les tactiques à adopter contre l'armée napoléonienne, intrigua en compagnie de Bernadotte et de Moreau en 1813. C'est en Angleterre qu'il termina ses jours. Bien qu'ayant contribué à la Restauration, il ne fut pas autorisé à rentrer en France.

⁵ C'est vrai, mais l'armée de Junot était arrivée à Lisbonne dans un piteux état !

une chaude hospitalité. Le lendemain matin, il se rendit à San Martin del Rio, distant de sept lieues (une trentaine de km)⁶, où il logea dans la maison du curé. Ce dernier, au cours de la conversation, lui apprit que, l'année précédente, jour pour jour, il avait reçu l'exécrable général Loison⁷, en route pour Lisbonne, et que, tour à tour, Junot et d'autres généraux français avaient dormi chez lui. Le 13 novembre, Sir John Moore arriva à Salamanque avec son avant-garde. Il s'y arrêta comptant rassembler là toutes les troupes de son armée. Mais, avant d'entrer dans la cité, il prit connaissance du destin de l'armée dite d'Estrémadure. Ce corps espagnol, composé d'environ 12000 recrues, commandé par un jeune homme, le comte de Belvédère, s'était avancé sans soutien jusqu'à Burgos, une ville ouverte, au devant de l'armée française. Il y avait été attaqué par des forces supérieures et avait été complètement détruit. Quelques heures après son arrivée à Salamanque, Sir John Moore écrivit à Sir William Bentinck, pour le tenir au courant de sa position.

La deuxième nuit après son entrée dans Salamanque, Sir John fut réveillé par un exprès qui lui apportait la nouvelle que la cavalerie française

⁶ On ne sait pas trop s'il s'agit de lieues anglaises ou de lieues espagnoles. Dans l'incertitude, chaque fois que je l'ai pu, j'ai indiqué les distances actuelles.

⁷ Ce général d'une grande bravoure était également rapace, brutal, délateur et persifleur. Aussi ne jouissait-il pas d'une bonne réputation, même dans l'armée française. Les Portugais le détestaient et l'avaient surnommé le général Maneta parce qu'il avait perdu une main (Napier). On disait qu'il traînait des danseuses dans ses fourgons et qu'il réquisitionnait les femmes, pour son service personnel, dans les pays conquis.

s'était emparée de Valladolid. Cette ville est située à seulement vingt lieues (117 km) de Salamanque et, entre les deux, s'étend une plaine ouverte. A ce moment, il avait à sa disposition seulement trois brigades de cavalerie et était totalement dépourvu d'artillerie. Sa première résolution fut de rétrograder sur Ciudad Rodrigo. Mais il sut bientôt que Valladolid avait été surprise par un simple parti de fourrageurs qui s'était rapidement retiré sur Palencia et qu'aucune unité d'infanterie française n'avait dépassé Burgos. Il expédia donc des lettres aux généraux Hope et Baird leur recommandant de concentrer leurs divisions et de le rejoindre aussi rapidement que possible.

De nouveaux désastres étaient maintenant annoncés quotidiennement. L'armée de Blake avait été battue et dispersée dans les montagnes, près de Reynosa. Napoléon était entré en Espagne pour se mettre à la tête de son armée. Il était en mesure d'attaquer Castaños sur son flanc gauche ou de se jeter immédiatement sur les Anglais pour empêcher la jonction des troupes de Madrid et de celles d'Astorga. Paralysé par le manque de cavalerie et d'artillerie, indigné par la nullité des forces espagnoles, la folie et le manque d'énergie de leur gouvernement, Sir John commença à désespérer du succès de la cause qu'il défendait. Et les idées de Sir David Baird n'étaient pas très différentes des siennes.

L'expédition de Sir David avait atteint La Corogne le 13 octobre. Mais telles étaient l'impéritie et la négligence des autorités espagnoles que ses troupes furent consignées à bord jusqu'à ce que l'autorisation de débarquer eût été délivrée par la junte centrale de Madrid ! Accoutumé à commander

une armée indienne, avec tout son train d'équipages et de bêtes de charge⁸, Sir David se trouvait maintenant dans une zone montagneuse, difficile d'accès, à demi sauvage, où les voyageurs trouvaient difficilement à se nourrir, qui venait d'être totalement vidée de ses ressources pour approvisionner les combattants indigènes, avec un commissaire aux vivres ignorant non seulement ses fonctions mais même la signification de son titre à peu près inconnu des Espagnols. Dans ces conditions, le fractionnement du corps débarqué en petites unités s'imposait. Elles se suivraient à de longs intervalles et ne parviendraient que le 19 novembre à Astorga.

Après avoir appris la déconfiture de l'armée de Blake, Sir David Baird craignit la même mésaventure pour celle de Castaños. Ayant consulté ses généraux, il écrivit à Sir John Moore que, d'après leurs avis, il serait dangereux d'aventurer les forces qu'il commandait tant que leur concentration ne serait pas achevée à Astorga, ce qui ne pouvait être réalisé avant le 4 décembre. Cette missive renforça l'opinion du général en chef britannique selon laquelle sa mission était vouée à l'échec. Il écrivit dans son journal : « *Je vois ma situation clairement. Elle ne peut pas être plus mauvaise. Je suis encore déterminé à réunir nos forces*

⁸ On l'a dit ailleurs (voir « *L'armée britannique pendant les guerres de la Révolution et de l'Empire* » en appendice dans « *Le journal du soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815* »), l'armée britannique de l'époque était fortement marquée par son expérience coloniale. Cela n'allait pas sans lui causer bien des mécomptes, dans un environnement différent, face à des troupes françaises aguerries par des années de combat et ayant acquis une grande mobilité.

et à tenter la fortune des armes. Nous n'avons rien à faire ici dans l'état où sont les choses. Mais puisque nous y sommes, nous ne pouvons pas abandonner les Espagnols à leur sort sans combattre. »⁹

⁹ Le désappointement de John Moore à l'égard des Espagnols est patent. Son pessimisme était-il justifié ? Oui, si l'on en croit Napier.

Section 2

La politique à Salamanque

La nouvelle de la défaite de l'armée de Castaños arriva bientôt. Elle ne surprit pas Sir John Moore. Il était d'avis que le sud de l'Espagne aurait dû être choisi comme centre de la résistance ; Cadix plutôt que La Corogne comme point de débarquement ; et Séville ou Cordoue comme lieu de rassemblement de l'armée. Il était maintenant résolu à opérer sa retraite sur le Portugal. Comme il l'écrivit à l'ambassadeur britannique à Madrid, il devait rétrograder en direction de l'endroit où se trouvaient ses ressources, pour couvrir le Portugal, un pays où l'Angleterre avait tant d'intérêts¹⁰. Pour peu que les Français

¹⁰ Le royaume lusitanien, dirigé par la maison de Bragance, était une succursale économique de l'Angleterre lorsque les troupes françaises dirigées par Junot l'envahirent en 1807. L'histoire du Portugal est compliquée. D'abord gouverné par des princes d'origine française, il devint ami de l'Angleterre, afin de ne pas mettre en péril son empire colonial, en s'opposant à la première puissance maritime du monde ; mais il n'en répudia pas pour autant l'alliance française dans un premier temps. Après la disparition du roi Sébastien, au cours d'une expédition

malheureuse au Maroc, en 1578, L'Espagne fit valoir ses droits sur le pays et l'annexa (1580). Une conspiration secoua le joug espagnol en 1640 et, après une guerre de 27 ans, le cabinet de Madrid fut contraint de reconnaître l'indépendance de ses voisins par le traité de Lisbonne en 1668. En 1700, l'acceptation par Louis XIV du trône d'Espagne pour son petit-fils, Philippe V, entraîna la France dans une guerre difficile contre les États européens hostiles à l'accroissement de la puissance française ; la Grande-Bretagne prit la tête de cette coalition ; le Portugal, qui redoutait toujours les appétits espagnols, rejoignit le camp des coalisés et tomba ainsi définitivement dans la mouvance britannique (traité de Methuen – 1703) ; en 1704, une tentative d'invasion du royaume lusitanien par les troupes franco-espagnoles échoua, grâce à l'intervention des Anglo-hollandais. Le Portugal n'eut cependant pas lieu de se féliciter du choix de ses amis : les Anglais le considéraient comme un client susceptible d'absorber une part importante des productions de leurs manufactures ; en contrepartie, ils bénéficiaient de ses ressources coloniales et achetaient le vin portugais ; c'était évidemment un arrangement très défavorable au petit royaume péninsulaire où tout développement industriel était bloqué pour longtemps. En 1793, Lisbonne prit parti contre la République française et, malgré l'antagonisme séculaire entre les deux nations, ses troupes combattirent aux côtés des Espagnols dans les Pyrénées orientales. Après la paix de Bâle (1795), le Portugal, isolé, face à la nouvelle alliance franco-espagnole, négocia officieusement un arrangement avec la France (1797) ; le négociateur portugais, désavoué par Lisbonne, sous la pression de Londres, apprécia le confort des geôles du Directoire qui, après avoir fait preuve de beaucoup de modération dans les négociations, s'estimait trompé. Un contingent anglais, sous les ordres de Charles Stewart, occupa la capitale portugaise et les forts du Tage ; ces troupes furent retirées en majeure partie lorsque les menaces d'invasion franco-espagnoles se précisèrent. En 1798, des navires portugais renforcèrent la flotte britannique, pour assurer le contrôle de la Méditerranée, pendant l'expédition du général Bonaparte en Egypte ; le général français affirma alors que le royaume lusitanien se repentirait un jour de cet affront aux armes de la République (Foy). En 1801, la Guerre

détachent une force contre lui, il maintiendrait ainsi une diversion utile en faveur des Espagnols et, si les circonstances s'y prêtaient, il reviendrait les secourir.

Il n'avait malheureusement que peu d'espoir qu'une telle éventualité se produise. Il estimait que les Français avaient mieux à faire qu'à lui courir après. La soumission du pays serait certainement leur premier objectif, quitte à ce qu'ils s'en mordent ensuite les doigts, car ils trouveraient sans doute les Espagnols plus embêtants comme sujets que comme antagonistes, après les avoir conquis. Dans sa lettre à Sir Baird, il lui ordonnait de reculer sur La Corogne pour s'y embarquer et faire route vers l'embouchure du Tage. Il lui demandait d'adresser immédiatement une correspondance en Angleterre pour prévenir Londres que des navires devaient être dirigés sur Lisbonne. Il ajoutait : « *Ils seront indispensables, car, une fois que la France aura soumis l'Espagne, le Portugal ne pourra plus être défendu.* »

Quelques jours auparavant, il avait écrit à Lord Castlereagh, qu'il avait approvisionné Almeida pour fournir des subsistances à la troupe pendant quelques jours et qu'il serait peut-être nécessaire de faire de même à Elvas. Il serait alors possible de surveiller les progrès de l'ennemi, tandis que les magasins seraient embarqués à Lisbonne et les arrangements arrêtés pour le retour de l'armée en Grande-Bretagne. A son

des Oranges opposa le Portugal à l'Espagne et à la France, qui lui imposèrent de coûteuses conditions au moment de la paix, mais il n'en demeura pas moins sous la tutelle de la Grande-Bretagne. Avant le changement de dynastie en Espagne, le démembrement du royaume lusitanien avait été envisagé par Napoléon, au profit de la France, de l'Espagne et de son Premier ministre Godoy, dans le cadre du Blocus continental.

avis, la défense de Lisbonne et du Portugal était hors de considération. En faisant connaître sa résolution au gouvernement, il écrivait : « *Le Portugal ne peut pas être défendu contre un ennemi supérieur. Les Espagnols, cependant, pourraient tenir dans le sud. Dans ce cas, l'armée anglaise retrouverait son utilité en débarquant à Cadix.* » Mais, ajoutait-il : « *Il m'est impossible d'être optimiste à ce sujet après ce que j'ai vu.* »

Quand l'intention de battre en retraite fut connue de l'armée, les murmures à l'encontre de cette décision se répandirent dans tous les cantonnements et à tous les niveaux de la hiérarchie¹¹. Même les officiers, y compris le personnel de Sir John, déploraient la résolution de leur chef. Dans sa lettre à Frere¹², envoyée avant que la défaite de Castaños ne fût connue, Sir John ne posait-il pas la question de savoir quel devait être la position de l'armée britannique au cas où ce malheureux événement se produirait : regagner le Portugal ou se jeter au cœur du pays, pour courir les risques et partager la fortune de la nation espagnole ? Il admettait que le second mouvement était très dangereux, la retraite vers Gibraltar et Cadix incertaine, et qu'il se trouverait entièrement entre les mains des Espagnols. « *Mais, ajoutait-il, peut-être le jeu en vaut-il la chandelle si*

¹¹ Thomas du 71^{ème} fait également état du mécontentement des soldats qui regrettaient d'avoir à reculer sans avoir été battus.

¹² Frere était un envoyé extraordinaire de la Grande-Bretagne auprès de la junte. Il remplaçait l'ambassadeur Stuart qui avait été laissé pendant trois mois sans instructions de la part du cabinet de Londres. Il s'opposa aux opérations de John Moore en lui communiquant des informations fausses et en utilisant des procédés injurieux (Napier).

l'on estime que le peuple espagnol possède encore assez d'énergie et des moyens suffisants pour se refaire après les défaites qu'il vient de subir ». « La question, continuait-il, n'est pas purement militaire. Il vous appartient, au moins autant qu'à moi, de décider. Vos communications avec le gouvernement espagnol, et les moyens qui sont les vôtres de juger l'état général du pays, vous permettent de formuler une appréciation objective de la résistance encore susceptible d'être opposée. Vous êtes sans doute mieux informé que moi des vues du cabinet britannique. La question est la suivante : quelle est la direction prise par ce cabinet, quelle tâche veut-il nous confier ? La réponse à cette question est de la plus haute importance. La question de savoir qui portera la responsabilité d'un échec éventuel est secondaire. Je suis disposé à tout prendre sur moi. Mais je suis très impatient d'avoir votre avis. »

M. Frere apprit du gouvernement espagnol qu'il désapprouvait fortement l'idée d'une retraite sur Lisbonne. Cette éventualité abattrait le courage de toute la nation et conduirait le peuple espagnol à penser que l'Angleterre, après une tentative stérile pour venir à son secours, rechutait dans le système traditionnel d'une protection circonscrite au seul Portugal. Si une retraite était résolue, la junte estimait qu'elle devait s'opérer vers la Galice, via Astorga, où existaient encore des forces non négligeables. « *Mais, ajoutait Frere, dans sa réponse, le Leon et les deux Castilles (à l'exception de la Manche et de Madrid) sont, de toute l'Espagne, les provinces qui se distinguent le moins par leur esprit militaire, patriotique ou provincial. Dans toutes les occasions, leurs habitants sont restés passifs durant les derniers*

événements et ils ont vu sans regimber leur pays occupé successivement par l'armée la plus puissante. Il est cependant difficile de les blâmer dans la mesure où ils vivent dans des villages ouverts¹³, au milieu de vastes plaines, sans armes ni chevaux et sans moyens de défense ou de repli. Un tel territoire appartient nécessairement à l'armée qui possède la supériorité en matière de cavalerie. Ceci dit, l'esprit public n'est pas mauvais : les villes ont été abandonnées à l'approche de l'ennemi ; pas un magistrat ne s'est trouvé pour prêter le serment d'allégeance aux intrus ; l'armée française n'a pu recruter aucun soldat. Les autres provinces font montre d'un esprit plus ardent et plus déterminé. Le peuple n'a jamais manifesté le moindre doute. Le gouvernement est nouveau, et ses membres trop nombreux pour agir avec efficacité, mais on remédiera certainement bientôt à ces défauts de jeunesse. » « Ils sont fermement résolus, ajoutait M. Frere, et je crois qu'ils sont tous déterminés à périr avec leur pays. En tout cas, ils ne renouvelleront pas l'exemple de la faiblesse et de la timidité donné par tant de dirigeants des autres monarchies. »

« Une avance rapide de l'armée anglaise sur Madrid, pour couvrir cette capitale, offrirait de grands avantages, pensait l'ambassadeur. Les habitants de cette ville sont résolus et déterminés à la défendre, malgré sa situation de ville ouverte ; et rien ne pourrait être plus défavorable à l'envahisseur que d'avoir à en faire le siège. Le premier devoir des Anglais serait donc de marcher et de rassembler une force suffisante pour résister

¹³ Une ville ouverte est une cité sans enceinte fortifiée.

aux Français avant que de nouveaux renforts ne leur parviennent de leur pays. Plusieurs rapports révèlent que la conscription rencontre une opposition plus vive que d'ordinaire¹⁴. Une lettre pastorale de l'évêque de Carcassonne confirme ces informations. Les avantages obtenus sur l'ennemi seraient maintenant doublement importants ; ils rendraient la conscription pour une troisième tentative d'invasion de l'Espagne encore plus difficile, sinon impossible. En revanche, si les Français, avec leurs forces actuelles, parvenaient à se maintenir, jusqu'à ce que la conscription ait produit ses effets, ils déverseraient leurs troupes comme un torrent sur la Péninsule, occuperaient bientôt les provinces centrales ainsi que la capitale ; la guerre se réduirait alors en un conflit absolu entre les deux pays¹⁵ et la population espagnole serait irrémédiablement perdue avant longtemps. » Si cependant ces vues ne semblaient pas assez claires ou concluantes au général en chef pour l'amener à entériner ce choix, Mr Frere ajoutait que lui, en tant qu'ambassadeur, certain d'exprimer le

¹⁴ Ces informations concernant la résistance à la conscription sont peut-être exagérées, mais elles ne sont pas mythiques. Les réfractaires furent de plus en plus nombreux au fur et à mesure que les guerres s'éternisaient et que les recrutements répétés rendaient les rachats et les exemptions plus difficiles. Et puis, bien des catholiques français désapprouvaient un conflit où les soldats combattaient des prêtres et des moines en même temps que l'Empereur s'en prenait au pape. Le capitaine Desbœufs laisse entendre que sa mère serait morte du chagrin de savoir son fils en lutte contre l'autel outre Pyrénées.

¹⁵ Quels pays : la France et l'Espagne ou la France et l'Angleterre ?

vœu du gouvernement britannique, recommandait de retenir la position d'Astorga. Une retraite de là sur La Corogne serait moins difficile qu'à travers le Portugal sur Lisbonne (pour autant qu'un non militaire qui avait traversé le pays puisse en juger). Des renforts en cavalerie devaient parvenir incessamment d'Angleterre, ce qui permettrait d'agir dans le plat pays qui s'étend sur la totalité du Leon et de la Vieille Castille.

Avant que cette lettre ne parvienne à son destinataire, la résolution du général Moore avait été prise, en raison de la défaite de Castaños. Le raisonnement de l'ambassadeur n'était pas de nature à le faire changer d'avis. Il n'attendait que l'arrivée des troupes du général Hope pour commencer sa retraite sur le Portugal.

La junte centrale avait souhaité que Sir John Moore se rende à Aranjuez pour y conférer avec elle, ou avec le conseil militaire à Madrid. Le général avait formulé le même désir, croyant, qu'à moins que des mesures promptes et efficaces ne fussent prises, la défaite des armées espagnoles et la ruine de leur cause étaient inévitables. Comme cette rencontre n'était pas possible, le capitaine général de Grenade avec un autre officier, choisi pour sa réputation et son expérience militaire, furent délégués à Salamanque. Ces généraux, présentèrent les ressources qui restaient à l'Espagne ; ils énumèrent les forces sous San Juan et insistèrent sur les difficultés que les Français devraient surmonter pour forcer le passage de Somosierra. Mais le colonel Graham (maintenant Sir Lyndoch) venait tout juste d'arriver avec la nouvelle de la prise de ce défilé. Aussi, Sir John ne put considérer ses interlocuteurs autrement que

comme de pauvres vieillards séniles qui ne disposent d'aucune information sur laquelle s'appuyer pour élaborer un plan.

Le 5 décembre, une dépêche parvint du duc de Castelfranco et de don Thomas Morla. Elle informait le général Moore qu'environ 25000 hommes de l'armée centrale, sous les ordres de Castaños, retraits sur Madrid ; que 10000, rescapés du combat de Somosierra, prenaient la même direction et qu'ils seraient rejoints par plus de 40000 autres combattants. L'ensemble de ces forces rendait l'armée française peu redoutable. Toutefois, la junte craignait que les troupes de l'assaillant ne reçoivent des renforts ; elle espérait que l'armée anglaise se joindrait aux Espagnols ou opérerait une diversion sur les arrières de l'ennemi. Elle ne doutait pas que la rapidité de ce mouvement serait perçue comme étant dans l'intérêt des deux nations. Cette lettre fut écrite le 2 décembre, alors que les deux signataires avaient déjà décidé de trahir leur pays¹⁶. On pourrait donc penser qu'ils souhaitaient la destruction totale de l'armée britannique ; mais la proposition que contenait la dépêche ne venait pas d'eux seuls. Les juntes civile et militaire l'appuyaient, ainsi que la totalité des Espagnols.

Tandis que Sir John réfléchissait sur le contenu de la dépêche, un émigré français, qui servait dans l'armée anglaise, le colonel de Charmilly, arriva de

¹⁶ Le terme de trahison est exagéré. Ces deux personnalités espagnoles n'ont fait que céder à la force des circonstances ! Les intentions surnoises que Neale leur prête sont certainement imaginaires. Mais les mêmes accusations sont également prononcées par Milburne.

Madrid. Il était encore dans la capitale la nuit du 1^{er} décembre. Les habitants y travaillaient d'arrache-pied, la torche à la main, creusant des tranchées, crénelant le haut des murs, barricadant les maisons. Il avait vu le duc de l'Infantado qui lui avait dit que Madrid disposait de suffisamment de provisions et de munitions ; que plus de 30000 hommes avaient offert le jour même de s'engager ; et qu'il était d'une grande importance, pour le triomphe de la cause commune, que l'armée britannique fasse une diversion qui obligerait les Français à diviser leurs forces et apporte ainsi un soulagement aux défenseurs de la capitale espagnole. Le duc avait demandé à Charmilly de communiquer ses impressions à Sir John Moore en tant que témoin oculaire de l'énergie déployée par le peuple et des efforts consentis pour résister à l'ennemi ; un autre grand d'Espagne, l'avait également prié de dire à Sir John qu'il devait profiter de ce moment pour sauver le pays en exerçant des pressions sur la junte en vue de former un meilleur gouvernement¹⁷ ; mais il était surtout important de subordonner l'armée espagnole au commandant en chef de l'armée britannique, comme elle avait été autrefois placée sous les ordres de Sir Peterborough¹⁸.

¹⁷ Il faut sans doute entendre un gouvernement d'esprit plus monarchiste. Les membres de la junte n'étaient en effet pas insensibles aux idéaux de la Révolution française et visaient à doter l'Espagne d'une monarchie constitutionnelle. Ce sera un motif de friction avec les Britanniques.

¹⁸ Pendant la guerre de Succession d'Espagne, en 1705, Barcelone fut prise par le Marquis de Peterborough.

De 1701 à 1714, la guerre de Succession d'Espagne opposa la France à une coalition européenne. En 1700, le roi d'Espagne Charles II mourut sans héritier. Par testament, il avait désigné

pour lui succéder le petit-fils de Louis XIV, Philippe d'Anjou, son cousin par la mère du roi de France, Anne d'Autriche. Ce dernier fut couronné, sous le nom de Philippe V, mais cette augmentation potentielle de la puissance française inquiétait les autres pays européens, en particulier la Grande-Bretagne et la Hollande, qui y voyaient une menace pour leurs intérêts, sans parler de la rancune de la maison d'Autriche qui espérait récupérer le trône vacant et se trouvait évincée. Une grande alliance se noua. Elle réunit l'Angleterre, les Pays-Bas, la Bavière, le Prusse et l'Autriche. La guerre devint inévitable. La France était sérieusement menacée. Louis XIV accepta de traiter mais refusa d'accepter la condition humiliante de détronner son petit-fils. Les hostilités se poursuivirent et l'éclatante victoire remportée par le maréchal Villars à Denain rétablit la situation. Le traité d'Utrecht mit fin aux combats. Les Bourbons resteraient sur le trône d'Espagne. Ils y sont encore aujourd'hui. Mais ils renonceraient définitivement à toute prétention sur celui de France. Louis XIV prit le même engagement pour ce qui concernait celui d'Espagne. Un pacte de famille réunit néanmoins les trois rois bourbons : celui de France, celui d'Espagne et celui de Naples. La France sortit épuisée de cette guerre. Son trésor était à sec. Ce fut peut-être l'une des causes lointaines de la Révolution française.

Ce bref rappel historique n'est pas inutile car il éclaire la situation qui prévalait sous l'Empire. En effet, l'Espagne avait pris part aux guerres qui opposèrent les monarques européens à la République française naissante. Cet engagement paraissait naturel, le roi d'Espagne pouvant difficilement rester à l'écart d'un conflit qui visait à rétablir sur le trône de France un membre de sa famille. L'Espagne quitta néanmoins la coalition, lors de la Paix de Bâle, en 1795, pour se rapprocher de la France victorieuse l'année suivante ; l'ancien pacte de famille fut rétabli du bout des lèvres. Au début du règne de Napoléon, l'Espagne était alliée à l'Empire français, mais une alliée peu efficace et surtout peu fiable. Certes, les forces espagnoles combattaient aux côtés des forces françaises. Il n'empêche qu'en 1806, au moment des hostilités contre la Prusse, le Premier ministre espagnol Godoy, favori du roi et amant de la reine, fulmina un violent appel aux armes, dans lequel l'ennemi n'était pas

Le colonel de Charmilly était passé par Talavera. Il y avait rencontré M. Frere, qui venait d'y arriver, après le départ de la junte d'Aranjuez pour Badajoz¹⁹. Il lui avait communiqué tout ce que le duc de l'Infantado lui avait dit ; l'ambassadeur l'avait invité, en tant que colonel dans l'armée de sa Majesté, à se charger d'une lettre pour Sir John Moore l'engageant à différer sa retraite, laquelle serait une mesure nuisible à la cause de l'Espagne comme à celle de l'Angleterre. Mais, dans la crainte que le général anglais ne se refuse à revenir sur ses pas, une fois le repli amorcé, M. Frere confia au colonel une seconde lettre, qu'il devait remettre au général si celui-ci s'entêtait dans sa détermination. Cette seconde missive demandait que les opinions du porteur soient examinées devant un conseil de guerre. A son arrivée à Salamanque, le colonel de Charmilly, remit donc la première lettre ; il fit part à son interlocuteur de tout ce qui lui avait été dit à Madrid ; il rendit compte de la détermination du peuple espagnol, plus grande encore que tout ce que M. Frere avait pu annoncer ; il insista de la manière la plus pressante sur la convenance, pour ne pas dire la nécessité, où se trouvait le général britannique de soutenir les

nommé, mais où tout le monde reconnut Napoléon ; ce coup de canif dans le contrat d'alliance, imprudent autant qu'impudent, ne constituait pas une nouveauté : l'Espagne n'attendait depuis longtemps qu'une occasion favorable pour changer de camp. En détrônant les Bourbons d'Espagne, Napoléon revenait à la politique de Louis XIV ; il pensait restaurer le pacte de famille sur des bases solides et assurer ainsi ses arrières.

¹⁹ La junte se replie vers l'Estrémadure. Elle se réfugiera plus tard derrière les murailles de Cadix.

Espagnols, par tous les moyens mis à sa disposition dans ce but.

Après avoir lu la lettre et entendu la communication du colonel, le général Moore ne lui donna aucune raison de penser que la décision de battre en retraite avait été remise en cause ; il se retira pour réfléchir ; les instructions de Castelreagh l'encourageaient à recevoir avec la plus grande attention, et toute la déférence possible, les représentations du gouvernement espagnol et de l'ambassadeur de Grande-Bretagne. Les avis qui en provenaient désapprouvaient unanimement la retraite ; et Charmilly, témoin oculaire des préparatifs de défense de Madrid, confirmait le contenu de leurs rapports ; le général en venait à penser qu'une amélioration substantielle des affaires publiques avait réellement eu lieu et qu'il serait inapproprié de reculer dans un tel moment. Il écrivit cette nuit même une lettre à Sir David Baird, lui ordonnant de suspendre son mouvement rétrograde, jusqu'à réception d'instructions complémentaires, et de prendre ses dispositions pour un retour sur Astorga, au cas où on le lui commanderait.

Section 3

Plans et avance

Le découragement s'était emparé complètement de l'esprit de Sir John Moore. Dans la dernière lettre citée, il exprimait la crainte que la résistance s'était manifestée trop tard et que les Français se trouvaient maintenant trop forts pour être vaincus par elle. Le matin, il écrivit une seconde lettre à Sir Baird, dans laquelle il lui prescrivait de marcher sur Astorga en disant : « *Il nous faut tenir compte de la situation présente. Nous devons tirer profit de tout ce qui se produit. Les souhaits de notre pays et notre devoir exigent que nous assistions les Espagnols, quel qu'en soit le risque.* » Mais, il ajoutait : « *Il faut toutefois tenir la bride ; si la bulle éclatait et si Madrid tombait, nous devrions faire volte face.* » Ces mots étaient par trop sinistres. A l'évidence, Sir Moore ne manifestait aucune confiance dans l'esprit patriotique des Espagnols pas plus, et c'était plus grave, que dans la capacité de son armée à tenir tête à l'ennemi, malgré les moyens de défense naturels du pays.

Il était évident que, tandis que ces impressions négatives pesaient sur ses décisions, il appréhendait

l'avenir, sans perdre de vue l'opinion que ses compatriotes se formeraient de ses opérations ; par déférence pour eux, il sacrifiait ses propres inclinations. Charmilly ne sachant pas à quoi s'en tenir sur la décision prise, supposa, assez naturellement, que sa deuxième lettre devait être communiquée. Le général, surpris que M. Frere ait choisi un tel émissaire pour transmettre un message de cette importance, se sentit outragé et profondément blessé dans son orgueil ; il déchira la lettre en menus morceaux et donna libre cours à son indignation en des termes peu mesurés ; Charmilly en fit les frais ; et, le jour suivant, ordre lui fut donné de rester à Salamanque.

Charmilly observa qu'il ne méritait pas un tel traitement. Le général Moore répondit qu'il ne voulait nullement l'offenser, mais il confirma l'ordre et le colonel obéit naturellement. Sir John, en dépit de son ressentiment, admettait qu'il avait reçu, quoique avec des manières inappropriées, une communication de l'ambassadeur de sa Majesté ; conscient de la déférence qu'il devait au représentant de son souverain, il écrivit une lettre d'excuses à M. Frere en lui indiquant qu'il s'abstenait de toute remarque sur les deux lettres portées par Charmilly ainsi que sur le message qui les accompagnait. Il y disait : *« J'ai ressenti et exprimé une vive indignation en recevant de votre part une communication aussi importante par un tel canal. Mon emportement est passé et j'ose affirmer que je n'ai rien dit contre vous. Si M. de Charmilly est votre ami, il est peut-être normal que vous l'employiez ; mais j'ai mes préjugés à l'encontre*

*de cette sorte de gens*²⁰ *et il m'est impossible de lui accorder la moindre confiance.* » Plus loin, il promettait au ministre que tout ce qui était possible serait fait par l'armée qu'il commandait pour secourir Madrid et la cause espagnole. Cependant, il ne pouvait plus entreprendre un mouvement offensif sur la capitale espagnole depuis que les cols de Guadarrama et de Somosierra étaient aux mains des Français ; sa force serait d'ailleurs trop faible tant que Sir David Baird ne l'aurait pas rejoint.

Le lendemain, Sir John reçut une lettre de la junte de Tolède lui signifiant l'intention des dirigeants espagnols de réunir leurs armées dispersées dans cette ville pour la défendre jusqu'au bout. Il répondit que, si les Espagnols étaient animés d'une telle résolution, le doute sur leur succès final n'était pas permis, quels que pussent être les avantages provisoires obtenus par les Français ; il envoya donc un officier britannique résider à Tolède, pour examiner les moyens de défense de la ville, en concertation avec les alliés. Le 8 décembre, il expédia l'ordre à Sir David de déplacer des unités deux jours plus tard (le 10) sur Zamora et Toro et lui demanda également de pousser des brigades jusqu'à Benavente. Mais, le 9, le colonel Graham, qu'il avait envoyé conférer avec le duc de Castelfranco et rencontrer Thomas Morla, revint à Talavera avec l'avis que ces deux hommes avaient rendu Madrid aux Français. La force de ces derniers pouvait être évaluée entre 20000 à 30000 hommes.

²⁰ Ce passage est un peu obscur. Moore a-t-il une dent contre les émigrés ? En fait tous ces démêlés sont rapportés de façon très voisine par Napier qui qualifie de Charmilly d'aventurier.

On disait qu'ils étaient toujours au Retiro²¹ et qu'ils n'avaient pas encore complètement pris possession de la ville, en raison de l'hostilité de la population. Une autre partie de l'armée française était employée à assiéger Saragosse pour la seconde fois²². De Tolède parvenaient des nouvelles non moins décourageantes ; à peine le maréchal Victor s'était-il montré dans les environs de cette ville qu'elle avait été abandonnée par ses défenseurs.

Ces événements n'induisirent cependant aucune modification au plan du général Moore ; son objectif visait toujours à menacer les communications des Français, pour les distraire de Madrid et de Saragosse, et à encourager les mouvements des armées en cours de recrutement sur la rive sud du Tage. Si aucun avantage n'en résultait et si aucun effort n'était consenti par les Espagnols, il prévoyait que les Français s'en prendraient à lui avec toutes les forces qu'ils estimeraient nécessaires. Il mesurait les risques de cette éventualité ; il estimait que tout ce que l'on pourrait alors espérer se limitait à ajouter un lustre supplémentaire à la gloire des armes britanniques. La retraite lui paraissait inévitable et, dans ses dépêches aux ministres de Londres, il les dissuadait d'envoyer de nouveaux renforts, mais les engageait plutôt à tenir prêts des moyens d'embarquement à Lisbonne et à Vigo, pour recevoir ses troupes. Il était intimement persuadé que tous les efforts britanniques resteraient

²¹ Le Retiro était un château fortifié faisant partie des défenses de Madrid (voir Wheeler).

²² Voir O'Neil dans « *Le journal d'un soldat du 71^{ème} de 1806 à 1815* ».

vains et qu'il était nécessaire d'évacuer la Péninsule et de l'abandonner à son sort.

Etant dans cet état d'esprit mélancolique, Sir John n'en prit pas moins la résolution de se porter en avant. Il écrivit au marquis de La Romana, qui était alors à Leon, en train de rassembler les restes dispersés de l'armée de Blake. Il se plaignait au marquis de ne recevoir aucune information des armées espagnoles ; il ignorait totalement leurs mouvements ainsi que les plans des généraux et du gouvernement ; et, tandis que son armée marchait sur plusieurs chemins pour se réunir, on l'avait laissé ainsi exposée, sans lui fournir le moindre appui. En conséquence, bien que ses inclinations le portassent à coopérer avec les Espagnols, il constatait sa solitude et, conséquemment, il lui était devenu nécessaire de penser à la sécurité de ses troupes²³. Dans ces conditions, il avait ordonné aux corps cantonnés à Astorga de reculer en direction de La Corogne, tandis que lui même se retirerait vers le Portugal, où il serait à portée de secourir l'Espagne, dès que les affaires prendraient un meilleur cours, ou chaque fois qu'une occasion favorable s'offrirait. Peut-être était-ce le cas maintenant ; la retraite était contraire à ses vœux et il l'avait interrompue chaque fois qu'une chance de réussite était apparue. Son souhait était à présent de se réunir au marquis, parce que son caractère inspirait le plus grand respect²⁴ ; et que ce

²³ Il me semble intéressant de souligner la désorganisation des armées espagnoles et leur manque de coordination. En effet, c'est en partie le même défaut qui causera l'échec des Français.

²⁴ La Romana, qui commandait les troupes espagnoles auxiliaires de la Grande Armée dans le nord de l'Allemagne, avait déserté avec ses hommes la cause impériale. La marine britannique l'avait recueilli à son bord pour le ramener en

dernier le trouverait toujours disposé à entreprendre tout ce qui serait envisageable pour le service de la cause espagnole.

Le compte que donnait La Romana de son armée était loin d'inciter à l'optimisme ; il avait 20000 hommes sous les drapeaux, mais ces soldats improvisés ne possédaient presque pas de musettes ni de boîtes à cartouches ; la plupart étaient sans chaussures et au moins les deux tiers étaient nus de la tête aux pieds. Leur esprit cependant était bon et, s'ils étaient bien commandés, ils feraient leur devoir. Leur dispersion, à travers la Biscaye, était uniquement due au manque de subsistances. Le marquis de La Romana ne doutait pas que sa réunion avec l'armée de Sir John ne le mît en mesure de lancer une offensive décisive contre les troupes françaises qui entouraient Madrid, lesquelles consistaient en une division de 8 à 10000 hommes s'étendant de Sahagun à Almanza, dont l'objet apparent était la surveillance de son armée. Aussi longtemps que ces troupes resteraient sur leurs positions, il ne lui serait pas possible de quitter les siennes, car ce serait ouvrir la porte des Asturies où se trouvaient de nombreux approvisionnements ; elles menaceraient également la Galice. Un mouvement combiné avec Sir David Baird pourrait forcer l'ennemi à reculer sur Reynosa et il lui serait alors facile d'opérer sa jonction avec Sir John Moore.

Dès l'abord, Sir John Moore n'avait pas accordé beaucoup de crédit aux ressources affichées par les Espagnols et ne se faisait aucune illusion quant aux renforts qu'il pouvait en espérer. Aussi leurs

Espagne où il jouissait d'une grande popularité en raison de son geste.

promesses n'infléchirent-elles pas sa détermination. Il savait ne pouvoir compter que sur lui-même. Il quitta donc Salamanque, le 12 décembre, et, le jour même, Lord Paget (aujourd'hui marquis d'Anglesea), avec le principal corps de cavalerie, marcha vers Toro de Tordesillas ; le général Stewart (maintenant Lord Londonderry) surprit et coupa un parti ennemi signalé à Rueda²⁵. Ce fut la première rencontre entre Anglais et Français en Espagne ; les prisonniers déclarèrent que tout le monde croyait l'armée britannique en retraite.

Le 14, Sir John étant à Aluejos, il reçut un paquet de lettres interceptées provenant du quartier général français ; l'officier qui en était chargé avait été tué par des paysans espagnols. Parmi cette correspondance, une lettre de Berthier²⁶ était destinée au maréchal Soult. Elle le pressait de prendre Leon, de pousser les Anglais en Galice et de se rendre maître de Benavente et de Zamora. On lui affirmait qu'il ne rencontrerait pas de résistance car tout montrait que les Anglais étaient en retraite. Un mouvement entrepris à Talavera, sur la route de Badajoz, devait d'ailleurs les inciter à accélérer leur mouvement vers Lisbonne, s'ils n'étaient pas déjà dans cette capitale ; lorsqu'ils auraient complètement évacué le territoire espagnol, Napoléon laisserait le maréchal libre d'agir selon son inspiration. De cette lettre, il ressortait que Soult tenait deux divisions à Saldanha ; que Junot en rassemblait une autre à Burgos ; et qu'une quatrième sous Mortier (duc de Trévisé) marchait sur Saragosse.

²⁵ Le 12 décembre 1808 (Napier).

²⁶ Berthier, prince de Neufchâtel, était le major général de la Grande Armée.

Sir John Moore avait eu l'intention de marcher sur Valladolid ; mais, étant maintenant mieux informé de la force de Soult, plus importante qu'il ne le pensait, il estima qu'il était préférable de se porter sur Toro, d'y réunir ses forces, tandis que Sir David Baird ferait de même à Benavente ; de la sorte, les deux corps, qui se trouveraient en communication opérationnelle, pourraient agir ensemble, en se flanquant mutuellement, et frapper Soult avant que le maréchal français n'ait reçu des renforts.

Alors que le quartier général était à Toro, un membre de la junte centrale y arriva, accompagné de M. Stuart. Compte tenu de la manière dont le colonel de Charmilly avait été reçu, M. Frere ne nourrissait pas beaucoup d'espoir d'amener le général Moore à revenir sur sa résolution de quitter l'Espagne. Cependant, le gouvernement espagnol l'avait supplié de tenter un dernier effort pour modifier la décision du général anglais car, s'il persistait dans sa détermination, les résultats seraient redoutables. Les plans pour sauver l'Espagne et le Portugal en seraient bouleversés et l'image de la Grande-Bretagne en serait durablement altérée. On penserait qu'elle n'avait montré ses forces que pour redonner abusivement confiance aux populations, quitte à les retirer brutalement lorsque ces dernières auraient le plus besoin d'aide ; qu'à la vérité, en ce moment, l'ennemi s'exposait à une destruction totale, en divisant ses forces et en étendant ses lignes ; que La Romana rejoindrait Sir Moore avec 14000 hommes ; que la junte avait pris les mesures pour que, d'ici un mois, plus de 30000 hommes se lèvent en Leon, en Galice et dans les Asturies.

En faisant parvenir cette note au général britannique, M. Frere insistait sur la responsabilité qui serait la sienne au cas où la mesure qu'il avait adoptée causerait la ruine finale des Espagnols, sur la tache indélébile qui souillerait le pays qui lui avait confié une armée, et il terminait en espérant que M. Stuart, qu'il savait très estimé par le général, pourrait soutenir son argumentation avec tout le respect qu'il lui devait. *« Je suis peu disposé, affirmait-il, à prolonger un débat qui m'affecte grandement et je ne prendrai pas le risque d'offenser qui que ce soit ; l'enjeu est trop important pour que je m'avise d'envenimer la controverse ; mais je dois dire que, si l'armée britannique a été envoyée à l'étranger pour commettre le plus de bêtises possibles à l'encontre de nos alliés, à l'exception de faire feu sur leurs troupes, les mesures annoncées, si elles sont suivies d'effet, auront pleinement rempli les vues des ministres. »*

Cette lettre arriva trop tard pour influencer en quoi que ce soit les mouvements de l'armée. Ils étaient déjà en cours. Cependant, c'est le cœur gros que Sir John Moore en prit connaissance. Et, quand le député de la junte, Don Francisco Xavier Caro, lui offrit de prendre la tête des armées espagnoles, il refusa catégoriquement. Assurément, il n'aurait pas agi de la sorte si le moindre espoir de succès avait subsisté ou s'il avait eu l'intention de marquer un temps d'arrêt pour faire face à l'ennemi. Il apprit alors que La Romana commençait à se retirer sur la Galice et estima, vu l'état dans lequel se trouvait l'armée du marquis, qu'il était plus convenable qu'elle conservât son autonomie, tout en coopérant avec lui. Il écrivit donc à La Romana pour lui dire qu'il attendait l'assistance de son armée, aussitôt qu'elle serait

équipée et en mesure de servir et que, de plus, il souhaitait que la route de La Corogne restât libre, pour les besoins de l'armée britannique ; cette voie était en effet le chemin par lequel lui venaient ses approvisionnements et le seul par lequel elle pouvait se retirer, si cela s'avérait nécessaire. La Romana répondit qu'aucune pensée de retraite ne lui avait jamais traversé l'esprit avant que Sir David Baird ne lui en eût parlé ; qu'il était prêt à coopérer avec Sir John mais, qu'à son avis, le moment n'était pas encore venu de reculer et qu'il serait plus profitable d'entreprendre quelque chose contre l'adversaire pour l'amener à dégarnir la capitale.

Finalement, le 20 décembre, la jonction avec les forces de Sir David Baird se réalisa à Mayorga. L'armée anglaise réunie comptait maintenant 28900 combattants, dont 2450 cavaliers et 50 pièces d'artillerie. La cavalerie, placée sous le commandement de Lord Paget, fut poussée en avant, et, après avoir appris qu'une partie des chevaux de l'ennemi était signalée à Sahagun, sa seigneurie essaya de les couper. L'alarme fut malheureusement déclenchée trop tôt, de sorte que les cavaliers français eurent le temps de se retourner pour se former dans une vigne dont les ceps étaient couverts de neige. Mais ils en furent chassés, chargés, renversés en un tournemain et dispersés dans toutes les directions, avec la perte de beaucoup tués, et de 157 prisonniers, y compris deux lieutenants colonels²⁷. Dans cette

²⁷ L'affaire de Sahagun est racontée différemment par d'autres témoins. Les Français auraient été surpris et sabrés dans la ville. Mais la victoire anglaise est incontestable. (Voir les notes du récit de Thomas du 71^{ème}). Voici, d'après les dépêches de Moore